

## II

### CE QUE JE SUIS EST DÉJÀ DANS CE TRONC

« O Magali, ma tant amado ... » Claire chante au milieu des convives. « Vai, calignaire, courre, courre ! Jamai, jamai m'agantaras. Iéu, de la rusco d'un grand roure. Me vestirai dins bu bouscas (1). »

On applaudit. Une autre musique emplit la maison de campagne et tout le monde se met à danser. Balder et Claire s'éclipsent. La lune jette une clarté rousse qui accentue les bosquets d'ombre. Au loin scintillent les lumières d'Ucrès. La nuit frôle le jeune couple, épaisse et douce, l'ensevelit de son silence incandescent. Claire et Balder sont à vif comme les étoiles au firmament. Les grillons que la canicule avait muselés, font carillonner la terre. Un collier vibrant de notes cristallines se noue autour d'eux pour les fêter. La garrigue exhale un violent parfum d'aspic et les garouilles, ces avortons de l'yeuse, attrapent au passage la longue robe blanche de la mariée. On entend le bruit des éraflures.

La pierre que le soleil a couvée tout au long du jour, les unit dans sa chaleur. Autour, les chênes au kermès rampent au sol, se bousculent, les fixent avec des yeux cramoisis de désir. Agenouillé, immobile, Balder contemple le vallonnement infini des collines. Les paumes lisses de Claire, onctueuses comme de l'argile, prennent son corps avec la violente douceur d'une motte qui étreint la chair nue des racines.

(1) O Magali, ma tant aimée ... / Va , poursuivant, cours, cours ! / Jamais, jamais, tu ne m'atteindras. / Moi, de l'écorce d'un grand chêne / Je me vêtirai dans la forêt sombre.

Quelques mois après son mariage, Balder reçoit une invitation.

-Vas-y, dit Claire, dommage qu'elle ne m'invite pas aussi ...

Sur le quai de la gare de Lucerne une silhouette orange accourt, Uta. Les pans de son manteau ouvert flottent. Ses bras enveloppent Balder en même temps que les effluves de son parfum. Elle a de la peine à contenir son exubérance.. De fines rides aux coins des yeux prolongent le rire. Elle lui prend le bras et le guide hors de la gare.

- Tu m'avais pourtant dit que jamais tu ne conduirais, dit Balder d'un ton moqueur. Uta noue un fichu autour de sa tête. Des mèches blanches ont envahi le front droit et haut.

- J'ai changé ! répond-elle et démarre..

Son regard croise quelquefois celui de Balder. Elle tente d'y deviner des pensées, mais elle craint d'y lire le pire. La voiture glisse à travers la ville, longe le port. Un vapeur blanc amarré à l'embarcadère s'apprête à lever l'ancre. Le jet d'eau s'élève au-dessus du lac, le vent fait vaciller la colonne rose traversée des rayons du soleil couchant, arrache des gerbes d'arc-en-ciel.

Par la grande baie vitrée qui domine la ville, Balder distingue le lac des Quatre Cantons. Les lumières s'allument déjà et les maisons s'estompent dans la nuit. « *Elle en met du temps pour se changer !* ». Balder se dirige vers le rayonnage surchargé de livres. « *Tiens, les Chroniques que je lui avais offertes!* ». Il feuillette les pages de Saint-John Perse qui chante le grand âge, cherche à déchiffrer les annotations au crayon.

Thérèse arrive en poussant un chariot. Verres et bouteilles s'entrechoquent. Elle porte un petit tablier blanc noué autour de sa taille : « *Il est beau et bougrement jeune ! ...Son sourire, ses dents écartées... C'est donc lui qui a mis Madame dans tous ses états ...ça alors, il n'a qu'une main ... Gaetano porte le blue-jean aussi serré que lui ..., la ceinture n'est pas banale...* »

- Je te remercie, dit Uta à Thérèse en entrant dans le salon, je ferai le service moi-même... J'aimerais que tu mettes un peu d'ordre dans ma chambre.

La longue robe de soie mauve, fendue sur le côté, souligne chaque geste. « *A-t-elle mis sa robe à même le corps comme ce matin ?* » se dit Thérèse en enfilant sur des cintres les vêtements amoncelés sur le lit. « *Et ça alors, quelle idée de me demander si j'avais un amoureux ! ... Gaetano, c'est un joli prénom, m'a-t-elle dit.* »

Thérèse rejette cintre et jupe sur le lit et se dirige vers la porte du salon. « *Voyons si Madame a aussi un amoureux* ». Thérèse entend la voix d'Uta :

- J'ai changé ... avant j'éprouvais du plaisir à me priver ... Le verbe s'est fait chair ...

« *Ça alors, le dernier Evangile et elle ne va même plus à la Messe !* » Thérèse regarde par le trou de la serrure, mais le piano à queue noir les cache. Thérèse sursaute. Uta traverse la pièce, va ouvrir une armoire et en retire une peinture : un arbre nu et noir sur une colline enneigée, au cœur des ramures, une tache d'or.

- C'est le chêne de Pfastatt ..., du gui !

« *Pas possible, il est partout ce gui, si encore c'était une belle crème, mais c'est gluant et ça sent pas bon ... Bèèèh ! j'en avais plein les doigts ... Oui, vaut tout de même mieux enduire le dos de Madame après son bain que de repasser toute seule dans la chambre du fond ... Plus personne ... ce maudit piano à queue !* » Thérèse colle l'oreille à la porte : « *Ça alors, on entendrait une mouche voler et ça dure ! ... Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire ?* » Thérèse sort de la maison, le jardin est plongé dans l'obscurité, elle s'approche de la lumière qui s'échappe entre les rideaux mal tirés, elle les voit si bien qu'elle en a presque honte et frissonne de froid. « *On m'aurait dit ça de Madame, j'aurais dit, c'est des mauvaises langues ! J'aurais mis ma main au feu ... Elle a essayé plus de dix robes ce matin ... Et comment donc, il fallait y penser, celle-là s'ouvre toute seule ... Elle est nue ! ... Pour être osée, elle est osée ! ... Et lui, qu'est-ce qu'il attend ? Quand je pense à mon Gaetano, il ne se fait pas prier ... ça y est, il repousse Madame, se lève du tapis ... Elle se jette autour des jambes, elle hurle ... ça alors, Madame, elle est folle, ça va mal finir ! Il faut que je file !* » En entrant dans la maison Thérèse entend des cris, elle court se mettre à l'abri dans sa chambre, laisse la porte entrebaillée.

- Vous êtes tous des trouillards, vous avez peur des vraies femmes, il vous faut des jeunettes ! Dis-le que j'ai quarante sept ans et qu'elle en a vingt ... Mais pourquoi es-tu venu ? Pour me dire que jamais tu ne feras l'amour avec moi ? Que tu veux rester fidèle à ... Grand naïf ! Va te promener avec ta petite fidélité !

« *Qu'est-ce qu'il répète ? La voix de Madame couvre la sienne* » .

- Que tu le veuilles ou non, tu m'appartiens, j'ai fait emmurer le grand chêne de Pfastatt, il est prisonnier de l'enclos comme ton destin est prisonnier de moi !

Thérèse entend un fracas. « *Elle a du lui lancer le tableau à la figure !* » Thérèse ferme sa chambre à clef.

Désorienté, Balder demeure seul, le cœur plein de reproches et de craintes. Impossible de s'endormir, la tête échevelée, les yeux exorbitants, les grandes dents blanches d'Uta l'obsèdent encore. Mais au fond de lui quelque chose reste inébranlable, intouché. C'est l'île perdue dans la Mer du Nord, c'est son amour cueilli avec l'écume. Balder se demande ce qu'il était venu chercher ici.

Le lendemain, Uta reste introuvable. Thérèse le rassure, elle est sortie jusqu'au soir. Balder se demande s'il doit partir sans la revoir. Finalement, il

décide de l'attendre. « *Quoi ? Il reste ! Comprend qui peut !* »

Le matin suivant, alors qu'il est encore couché, Uta entre dans sa chambre sans faire de bruit. Balder en ouvrant les yeux découvre devant lui sa belle silhouette, en longue robe blanche nouée à la taille. Elle s'assied sur le bord du lit, se penche sur lui.

- Laisse-moi t'embrasser comme mon fils !

Son attitude sereine, altière trouble Balder; il perçoit la chaleur du corps qui le frôle. La chair exhale une odeur de lait d'amandes. Balder doit contenir une soudaine envie de se jeter dans ses bras et de pleurer. Derrière le voile de tissu, il voit trembler son sein.

- Tu avais raison, dit-elle ... Il faut te lever, ton train part bientôt ...

Tandis que Balder se glisse hors des draps, elle ramasse les habits, les range dans la valise. Il la regarde faire. Ce n'est plus la même femme. En bouclant la valise, agenouillée devant Balder, elle dit d'une voix résignée :

- Cette fois tu vas partir pour longtemps ...

Balder voudrait dire que ce n'est pas vrai, il voudrait trouver le mot juste pour apaiser la grande inquiétude qu'il devine en elle, mais il se tait.

La locomotive dévore le temps. Martèlement de mandibules. Balder glisse la tête sous la couverture. Il se recroqueville sur lui-même et recherche l'image d'Uta qui vient de lui échapper. *« Je croyais en l'amour éternel ... j'ai fait fausse route ...Le lien qui nous unit, Uta, est le seul à avoir résisté ...Je suis tombé dans le piège .. Ma vie , je la vis à l'envers. Je me suis laissé acheter, comme une plante d'appartement, on me soigne. Je ne manque de rien, je bénéficie du meilleur engrais à la mode : l'argent ... Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Une graine qu'on jette en terre devient ce qu'elle est. Au lieu d'être le voyant coquelicot du champ de blé, j'ai tout fait, depuis des années, pour oublier que je suis différent, pour me confondre avec la mer des épis jaunes. Je n'ai pas voulu être rouge quand toute la colline est d'or. Je n'ai pas voulu être inutile : m'épanouir en pétales de sang et flétrir. J'ai rêvé d'être engrangé, d'avoir des frères et des sœurs. J'ai trahi ma graine. J'ai trahi ma somptueuse destinée : être gouttelette de sang, fragile, folâtre, dans le cancer jaune. Gouttelette de vie ... Maintenant, à d'autres bien plus jeunes que moi, j'enseigne les douceurs de la pénombre. Ma classe est une serre. Trois murs, une baie vitrée, la mer est là, mais nous n'en parlons jamais. Nous poussons pâles de cœur et d'esprit, grêles ... »*

Avant de pouvoir s'asseoir Balder doit vérifier les cartes d'identité. Il compare photos et visages: des masques apeurés, quelquefois des sourires avortés. C'est un travail de douanier plus que de professeur. Un officiel encore plus officiel que lui déchire solennellement une grande enveloppe. Balder distribue les sujets d'examen. *« Trois heures encore ! »* se dit-il assis au milieu de cette masse de têtes et de corps crispés. En suçant son stylo, en rongant ses ongles, en faisant trembler sa jambe, en fixant le vague, chacun tente de défendre comme si c'était la sienne, l'idée qu'on l'oblige à avoir ce matin.. Balder rit en pensant à son premier examen: monsieur Kösch commençait le compte à rebours. Balder

transpirait, s'acharnait sur la dernière opération : « Encore cinquante secondes ! ». Balder serrait ses cuisses: « 9 ôté de 9 ... ». Il n'arrivait plus à savoir ce que ça faisait 9 ôté de 9. Il se trémoussait sur sa chaise. Toute pensée se brouillait dans sa tête. Tandis que monsieur Kösch lui arrachait la feuille des doigts, l'immense tension dans son corps devenait un immense plaisir.

A deux heures trente, gavé de couscous, il est à nouveau affalé sur sa chaise. Tout colle, tout est humide.

- Faites un peu de courant d'air !

L'anus lui picote, il se frotte à la chaise, ça le soulage. L'instant est immense, plat, presque voluptueux comme la Méditerranée à deux pas. L'instant patauge. Une land-rover patine dans l'erg oriental. Seul le palmier de la cour d'honneur jouit à pleines dents : les écailles s'étagent jusqu'au ciel où il s'épanouit.

Les voix de ceux qui ont terminé l'épreuve résonnent dans la cour. Les copies commencent à s'entasser sur le bureau. Balder compte, classe, émerge, rentre chez lui. Pour oublier cette journée, il ouvre une bouteille de vin.

Sur l'éphémère accroché au mur de la cuisine, il lit: 21 Juin, Été. « *Ça change tout ! Si loin de la vie que j'en oublie le solstice ! ... Aller au bord de la mer, fêter l'été avec Claire...* ». Balder rêve, lorsque sa voix retentit :

- Mon chéri, je suis pressée! C'est ce soir que nous donnons le concert. Tu sais celui que tu as tellement aimé ! A Ramatuelle ! Ah! le voilà déjà, c'est Daniel, il vient me prendre ... Une 404. s'arrête devant le portail ... J'ai pensé à toi, s'écrie Irène en descendant l'escalier, il y a de quoi manger au frigo.

Balder reste coi. Son cœur bat violemment. Par moment il a l'impression d'étouffer. La portière de la voiture claque. Un vague geste d'adieu. Balder est à nouveau seul. Il vide son verre de vin. « *Madame a son programme ! Seulement, il n'y a pas de case pour moi ! Un programme, c'est commode, ça ne se discute pas, ça s'exécute. C'est l'époque des concerts, je n'existe plus ...* ». Balder entrecoupe ses phrases de coups de poing sur la table. « *Il vient me prendre ! ... Je commence à le haïr, ce mec ... Le fameux Chant des Oiseaux, ça lui allait à merveille !* ».

Debout, oiseau-père, il agite ses bras, bat de l'aile devant sa nichée de choristes. Les cous sont tendus vers lui, les becs grand ouverts attendent la becquée. Point de bâtards, tous en sous-pulls écrus et pantalons noirs, les femmes, en robes à compter fleurette. Daniel ne déborde pas seulement d'enthousiasme mais aussi de bourrelets qui sautent, vibrent, recouvrent sa ceinture trop serrée. Sous l'aisselle l'auréole grossit, mousse comme un crépi en ciment qui crache son salpêtre. Daniel est petit et pour être à la hauteur de sa tâche, il regarde par-dessus les chanteurs, fixe un point mystérieux au plafond d'où semble lui venir l'inspiration. Ses cuisses courtes et grasses tiennent ses souliers noirs si éloignés l'un de l'autre, que vue de derrière l'attitude devient obscène, il a l'air d'être à mille lieu du public et Balder se demande ce qu'il peut bien dévoiler à ses oisillons qui piaillent à n'en plus finir des piou, piou, tri, tri, trou, trou...Il se dresse parfois sur la pointe des pieds, c'est pour voir vibrer

les luettes. Toutes sont en communion avec sa baguette. « *Sa braguette ! murmure Balder avec dégoût. La puissance ,c'est ça : trente regards convergent dans ses yeux ..., trente bouches le dévorent en même temps ...* ». Au premier rang, hypnotisée, Claire. Tous les visages ne sont qu'un trou plein de cris d'oiseaux. « *Les chefs, je les déteste, s'écrie Balder, la voix pleine de hargne, dès que se dresse quelque part l'un d'entre eux, un attroupement se forme, si ce n'est une troupe tout court ... et on se laisse violer à coups de baguettes ... si ce n'est à coups de crosses ! Il adore les finales, les fait durer quand les lèvres se tendent en culs de poule. Ses cheveux raides volent, se mélangent sur la raie ...* »

« *Le solstice est foutu ...* ». Balder saisit la bouteille et descend à l'atelier. Il attrape un tronc d'arbre, le bloque debout, entre son bras et le sol. Avec des élans de rage il met la chair à nu à coups de hache. Puis il incise, jure, fraise. Comme un démon il s'acharne sur le morceau de bois. Une femme encore imparfaite surgit lentement de la masse. La fraise grince, le moteur peine, la sciure jaillit de partout. Balder est gris, il en a les narines bouchées et se mouche. Il change d'outil, ponce le visage légèrement bombé. Puis avec une grosse mèche, il troue l'entrejambe de sa créature dont les cuisses inachevées gesticulent. Peu à peu se dessine le sexe, plus expressif que le visage. Il contemple en buvant une gorgée au goulot, le trou lippu et enfariné ; Balder se met à lui parler : « *Tu sens le bois frais, la sève de ton ancien amour... ! Tu sens la forêt ! Tu sens la pute ... ! Je suis crevé, le jour se lève ... , je te continuerai demain ...* »

En traversant le jardin, il découvre le soleil : le feu de la Saint Jean se consume en lui.

« *Claire n'est toujours pas rentrée, grogne-t-il en s'effondrant sur le lit, elle fait la fête et moi je trône comme un bibelot qu'on aime bien, qu'on laisse traîner sur le piano. Un coup de plumeau par semaine, il faut qu'il soit présentable ...* ».

Balder freine dans le sable, les deux roues avant mordent sur les algues. Longtemps, il reste assis dans la voiture et rêve d'un monde de douceur, gouverné par une mère qui aimerait tous ses enfants et ne répudierait que ceux qui feraient la guerre, où les hommes, abandonnant toutes les tâches qu'ils se sont octroyés et qui les minent, pourraient enfin se laisser- aller. Le jour se lève,

Balder se sent libéré du poids de la nuit. Il ôte ses vêtements et se couche sur l'épais matelas d'algues brunes, tièdes comme son corps. Il ferme les yeux: « *Je n'ai rien à faire, se dit-il, rien qu' à me laisser-aller, mais ce pouvoir je ne l'ai pas encore tout à fait* ». Un sentiment de bonheur l'envahit. Chaque nouvelle vague, imbibe, gonfle son lit végétal, emplît le creux de ses reins, puis se retire. Il est couché sur le bord d'un immense ventre qui halète sous lui. Il se retourne, se met à plat : ça sent fort l'eau salée, l'iode; ça sent la mer. Il plonge ses doigts dans les algues, dans la chair gluante qui lui ramène des odeurs de ventre, des bouffées fœtales : « *Se laisser-aller ! Se laisser-aller* », murmure-t-il.

Il est treize heures. La miellerie est une étuve, un four solaire. La cire fond dans la petite ruche vitrée fixée à la fenêtre. Les ventileuses, tête en-bas, abdomen en l'air, luttent, on ne voit plus leurs ailes. Les cirières étirent les alvéoles encore blanchâtres. Dans ce grouillement ordonné, la reine marquée de rouge, poursuit invariablement sa tâche : pondre ... , pondre ... jusqu'à mille, deux mille oeufs par jour. La butineuse dépose son butin et danse. D'autres traînent leurs pelotes de pollen orange, lumineux, à travers le tableau mouvant.

Balder est seul, il ruisselle de sueur. Les autres stagiaires ont préféré une heure de plage. A part quelques fils d'apiculteurs, la plupart sont des citadins en mal de vivre, en quête du paradis perdu.

- Des chèvres et des abeilles ! ... et merde à cette société ! dit l'un.

- Moi, je fais l'élevage d'escargots, interrompt un autre, tu sais que bientôt il n'y aura plus d'escargots ... Avec les désherbants, à peine nés, ils meurent ...

- Quand je pense à tout ce qu'on jette ! Moi, je composte tout !

Derrière la vitre, un crépitement d'ailes, une houle de braise: entourée de ses compagnes attentives qui la caressent, la lèchent, la guident, la reine s'avance. A chaque halte, elle libère la vie. Dans cette caverne de cire et de miel, c'est le règne de la mère. Lorsque les abeilles quittent la ruche comme des flèches, pas de problèmes d'orientation. Leur guide est infallible : c'est le soleil.

On affiche « Soirée dansante » : c'est la fin du stage. Balder rentre chez lui.

Une longue robe rouge et noire, suspendue par deux fines bretelles à ses épaules, Claire vole vers on ne sait quel lieu où souffle l'esprit. Quand ce n'est pas le « Deller Consort », ce sont les « Solisti Veneti ». Il y a toujours un festival quelque part.

Balder se fait deux oeufs au plat et pense aux abeilles qui bientôt remplaceront les élèves. La maison est calme, trop calme : il met un disque. « *Le choix de la robe fut certainement difficile* » Partout dans la chambre à coucher traînent des vêtements. La corbeille à papier a été renversée par un soulier. Ce désordre agace Balder. Il commence à ranger les habits, puis les papiers froissés. Un nom suffit. Daniel. Une feuille mauve. L'encre noire. Balder sent de violents heurts dans sa poitrine. Le papier assez rigide s'est déplié. Ses boyaux se nouent. « Cher Daniel ! ... Quand je chante ma voix se prolonge en toi .... ». Balder jette le papier à terre, le piétine.

Balder allume un cigare qu'il mâche plus qu'il ne le fume, sort la bouteille de whisky, se laisse tomber dans un fauteuil. « *Je l'attends ici !* ». Plusieurs fois il est tenté d'aller chercher ce papier qu'il a écrasé sous ses pieds, mais ça lui fait trop mal et il se rassied. « *La fidélité !... La fidélité, ça sert à quoi ?... Un mensonge qu'on se fait à soi-même ... Une belle histoire que je me raconte ... Sylt ...!* »

Balder tourne en rond dans la pièce. L'alcool enflamme son imagination, grossit son angoisse. Il pense à Mireille. Balder saisit l'annuaire. En se maîtrisant, il compose un numéro. Tandis que le téléphone sonne à l'autre bout du fil, il avale encore une rasade au goulot :

- Bonsoir Mireille ! dit- il à la femme de Daniel, c'est Balder! D'un ton enjoué, presque mondain, il lui parle de la pluie et du beau temps. Tu ne devines donc pas pourquoi je te téléphone ... Ne m'avais-tu pas confié ton faible pour les films fantastiques ? Je t'ai réservé cette soirée ..., le Docteur Mabuse ! Comment t'es pas au courant ? Oui, dans un quart d'heure ...

Quand Balder raccroche, il se sent pris à son propre piège : « *Il faut que j'y aille ! ... Est-ce qu'on le joue encore ? ... Merde !* ». Devant la glace, il se compose un personnage, s'asperge d'eau froide.

Jamais il ne l'a vue d'aussi près : les cheveux glacés à la laque, les lèvres aussi rouges que les ongles des mains et des pieds. Son corps exhale un parfum lourd. Comme on ne joue plus Docteur Mabuse, ils vont voir L'Aventura. Elle adore Antonioni. Mireille parle sans cesse. Ce n'est qu'au moment où la salle est plongée dans l'obscurité, qu'elle se tait. Balder commence à cuver son whisky. Il lutte pour ne pas s'endormir. « *Je suis saoul, et ce film n'en finit pas. je vais m'endormir ...* ». En dernier recours, il se lève et va aux toilettes.

- J'adore Mastroiani, lui confie-t-il en regagnant la voiture ... Tu ne devineras jamais pourquoi ? Il ressemble à mon oncle, jeune ...

Balder emmène Mireille chez lui pour boire un verre. Il roule doucement.

- Tu te crois en Angleterre ?

Balder a un coup au cœur, il circule complètement à gauche. Arrivé devant le portail, il respire.

- La nuit, j'ai horreur de conduire !

A l'instant où Mireille descend de voiture, il entend un cri. Il accourt.

- Le trottoir ! s'écrie-t-elle, je ne l'ai pas vu ... Je me suis tordu la cheville !

Il doit se contenir pour ne pas exploser de rire, en la voyant affalée, son soulier à talons à la main. Elle s'assied et il l'attrape par derrière sous les aisselles. En la soulevant, il sent des choses incroyables sous sa robe ample : un harnachement de gaines, un sein immense qui se laisse écraser et fuit d'un coup comme du pudding. Sous ses doigts, reste un soutien-gorge armé de fil de fer. Tandis qu'il patauge dans les plis et replis pour trouver un appui ferme, elle gémit, par instant couine comme la souris coincée dans la tapette. Honteuse, gloussante, elle titube jusqu'au salon et se laisse tomber sur le divan.

- J'ai trop mal ..., un médecin, s'il te plaît !

- Il est minuit et demi ... tu te rends compte, dit Balder, j'ai des pommades qui résorbent les entorses.

Il court à la salle de bain et revient avec le Baume du Tigre. « *Un museau de boxer* », se dit-il en cherchant le point douloureux.

- Oui, là ! crie-t-elle.

« *Mais qu'a-t-elle donc à me faire des clins d'œil* », se dit Balder qui la voit pour la première fois en pleine lumière. « *elle a perdu les faux cils de la paupière gauche !* ». Il la masse, il prend un malin plaisir à sentir cette femme abandonnée à lui. Quand elle soupire, il l'imagine faisant l'amour avec Daniel : « *Ventre à ventre ?...impossible ! ça doit être un vicieux, il la fait ventiler comme les abeilles, tête en bas, cul en l'air ... Il doit la faire courir à quatre pattes, en l'appelant ma grosse truie chérie ...* ».

- Ça va un peu mieux, dit-elle ..., l'émotion m'a donné soif !

Il lui tend un verre de whisky et s'assied à côté d'elle. Déjà, elle se met à parler de son école, de son emploi du temps, de ses mardi après-midi libres, de sa séance de cinéma hebdomadaire. Balder coupe court, il voudrait la frapper à mort :

- Je n'arrive pas à oublier Daniel et Claire ... ça ne te fait rien de les savoir ensemble ?

- Je vais te dire, ils sont tous les deux sagittaires ... ils vont s'entredévorer ... ça ne durera pas !

C'est Balder qui reçoit le coup : « *Elle sait donc tout !* » Mireille lui apparaît soudain pitoyable, sans défense, sans autre prétention que de rester la meilleure bonne de son mari, celle que de temps à autre on coince entre deux lits.

- Il a encore oublié d'éteindre les lumières !

Claire franchit le seuil, suivie de Daniel : ils découvrent Balder et Mireille sur le divan. Trop tard pour faire demi-tour.

- Tu viens à point .... je me suis foulée la cheville ! Balder m'a soignée ... emmène- moi, je t'expliquerai !

La voiture de Daniel démarre.

- Laisse-moi te dire ! ... tu comprendras ....

- Tu lui as fait des avances ... Si tu savais comme ça me fait mal ! Te découvrir ainsi ..., la confiance est morte !

- Ne me culpabilise pas ! Je dois faire cette expérience ... Ne nous laissons pas enfermer dans ce mythe de la fidélité. Bien sûr, j'y ai cru ! Donne -moi cette liberté, ... cette véritable preuve d'amour.

Balder se tait. Il sent sa main fantôme, ses nerfs qui se crispent. Il se jette dans les bras de Claire, éclate en sanglots.

Peu à peu, le crépitement des cigales qui résonne sous la voûte des platanes, s'estompe. L'été devient supportable. Au col de Fonfroide, l'air est enfin respirable. La bruyère fleurie couvre les sommets d'une braise pourpre qui se dilue dans la lumière. A l'ombre des chênes et des hêtres qui bordent la route des rochers suintent. De temps à autre, au fond d'une petite gorge écume une cascade pressée de gagner la vallée. Assis côte à côte, Balder a l'impression d'emporter Claire loin du monde, d'aller à contre-courant comme les saumons qui fuient les océans, guidés par leur seul instinct, pour s'ébattre dans l'eau vive des sources et assurer leur survie. Mais c'est là aussi que le pêcheur avisé les capture.

A Font-Albe, la vieille ferme en granit, recouverte d'ardoises, reste cachée jusqu'au dernier moment. Au détour du chemin, elle apparaît, adossée au talus, le mur arrière à moitié enterré, la façade ouverte sur le lac. Les orties prennent l'escalier d'assaut et le sureau en fleurs déploie des ombrelles blanches.

- Ce n'est pas croyable comme ça a poussé, dit Claire en écartant les orties avec un bâton.

- Les fougères ont gagné un bon mètre, il est temps que j'habite ici ... Tous les ans, il faut recommencer à déblayer ...

Dans l'âtre, Balder allume un grand feu. Claire ouvre toutes les fenêtres.

- Allons nous baigner, dit-elle, quand nous reviendrons, l'humidité sera partie.

Claire court vers l'embarcadère, d'où elle plonge. Balder entend les remous de l'eau qui lèche les bords ; des cannes de jonc à larges feuilles vont et viennent, leurs quenouilles brunes et veloutées dressées vers le ciel. De la rive jusqu'au sommet de la Montagne Noire s'étend la forêt, trouée de clairières. Toute ruisselante Claire revient : les cheveux mouillés épousent les formes de sa tête, révèlent son occiput proéminent : « *Son crâne dans cent ans à peine ...* » Balder chasse aussitôt cette vision. La touffe de frisettes s'est allongée en barbichette qui s'égoutte entre les cuisses de Claire. Les cils collés les uns aux autres se dressent comme des épines de rosiers. Claire profite des derniers rayons du soleil pour sécher. Balder promène un brin de serpolet sur son corps: elle entrouvre les paupières. Balder l'embrasse. Les bras humides de Claire se nouent autour de son cou, le retiennent. Le baiser dure

C'est l'heure où les châtaigniers, tremblants de guirlandes lumineuses, exhalent leur étrange parfum de miel et de formol.

- Donnez-moi du miel, tant que je vivrai, dit la Cabride, mes chèvres et mes poules, ça me suffit.

Les cinq ruches qu'elle confie à Balder, sont alignées contre un mur de pierres sèches, envahi par le lierre.

- Pour les transporter, il faudra les grillager, par en-haut et par en-bas.

Les cinq troncs d'arbres creux débordent d'abeilles. Ils sont couverts de lauzaes comme la toiture de l'étable qui ploie sous leur poids.

- C'est mon pauvre père qui les a faites, elles portent encore son deuil, dit la Cabride, dans sa robe noire patinée de suif. Deux jambes maigres sortent de ses galoches de caoutchouc noir. C'était le merisier devant la maison, les abeilles s'y plaisent, le bois est sucré ...

Balder voit le ruban noir cloué au bois délavé par les ans. Il hésite à soulever la lauzae.

- Vous ne risquez rien ! c'est bouché avec de la bouse de vache !

Il fait déjà nuit, lorsqu'ils regagnent le rucher pour effectuer la transhumance. L'une après l'autre, ils placent les ruches-tronc- dans le break. Balder colle l'oreille contre l'écrin craquant de perles folles, ausculte le cœur, écoute le grondement : « *C'est à l'image de la vieille, pense- t-il, l'extérieur est tout flétri, l'intérieur vibre* ». Dans le merisier qui a tant de fois fleuri devant la

maison, le père a déposé une deuxième vie. Claire plaque l'oreille contre la ruche, le bois est chaud :

- C'est enfiévré ! Je sens le miel et la cire ...

Au moment de partir, la Cabride leur dit :

- C'est un peu de moi que vous emportez ... , soignez-moi bien !

Plus que cinq ruches, elle vient de leur confier sa survie. Lorsqu'ils déposent les abeilles sur le chaume d'érica, Balder ne peut contenir son bonheur :

- Mes premières ruches ! s'écrie-t-il en embrassant Claire. Une nouvelle vie !

Myriam, l'amie de Claire, arrive à Font-Albe avec ses enfants, suivis de Bernard et de sa fille.

- Pas loin d'ici, j'ai vu qu'on louait des voiliers, dit Bernard, qui vient avec moi ?

- Vas-y, Claire dit Myriam après un moment d'hésitation, nous descendons au lac, nous vous attendrons sur le bord..

La fille de Bernard, Virginie, joue au ballon avec ses cousins Anne et Paul. Les fillettes fascinent Balder. Après un plongeon, elles émergent du miroir du lac. Toute l'eau ruisselle vers la source encore muette, abritée sous le pubis lisse, bombé comme un vase ocre. « *Belles et mystérieuses ! ... Une coulemelle dressée à l'orée du bois ... Une digitale surplombant la vallée du haut d'un roc* ». Essoufflées, elles viennent s'asseoir à côté d'eux. Balder rit : toutes deux zézayaient et découvrent un appareil dentaire quand elles parlent. Leur peau glissante, leurs membres frêles contrastent avec la chair massive de Myriam la brune.:

Le Ponant entre lentement dans la crique et se coule vers l'embarcadère.

- Ou il n'y a pas de vent ou il y en a trop ! Nous avons dessalé deux fois ! c'est pas comme en mer, s'écrie Bernard en mettant pied à terre. Claire, exténuée, se laisse tomber dans l'herbe :

- J'ai cru mourir ! Je suis restée bloquée sous la voile.

Bernard jette son gilet orange et son maillot. Son front clair et bas disparaît sous une mèche blonde qui trempe dans ses yeux bleus. Un nez fin mais autoritaire domine sa bouche rarement souriante. « *Et quel cou de taureau !* ». Il est court, enfoncé dans ses épaules larges et musclées. Au milieu du corps trapu et puissant, le sexe circonscrit pointe son gland violet.

Pour se soustraire au groupe, Balder invoque les soins qu'il doit donner aux

abeilles. A sa grande surprise Anne et Virginie veulent l'accompagner. Tandis qu'il conduit le break, les filles lui posent mille questions sur la vie des abeilles. Tout en leur répondant machinalement, Balder s'imagine qu'il pourrait se perdre dans la forêt et disparaître pour ce monde. Sur une terre de bruyères et de fougères recommencer à vivre comme les premiers hommes : Anne, Virginie et lui.

Voilées comme des jeunes filles nubiles, il les guide à travers un tapis de bruyère mauve, vers l'autel bourdonnant de vies. Il prend l'enfumeur et répand la fumée tout autour du tronc. Puis il se recueille un instant avant d'ôter la lauze et de découper la bouse durcie. Du tronc mort s'élève un vacarme, c'est l'éruption: une lave frétilante déborde, coule le long de la ruche, se met en grappe. Un coup d'encensoir et c'est à nouveau l'apaisement. Lentement Balder plonge sa main dans le cœur de l'arbre. Lorsqu'il la retire, elle est gantée d'abeilles et entre ses doigts il tient un gâteau gluant de miel. Il se tourne vers Anne et Virginie et le leur présente. Anne hurle.

- Elles me piquent à travers le tissu !

- Ce n'est rien ! dit Balder en remettant le couvercle. Allons dans la forêt !

- J'ai mal ! , supplie Anne.

Balder se lève pour aller cueillir de la sauge, du serpolet et de l'oseille.

- Ces trois herbes neutralisent le venin, dit-il en revenant.

- Ça fait très mal, répète-t-elle, un peu gênée, en lui montrant le sein naissant.

Un rayon de lumière pénètre dans le sous-bois : Balder lui demande de s'allonger dans le faisceau où des insectes dansent par milliers. Un sein paraît coiffé d'un pétale de ciste rose, l'autre d'un pétale de coquelicot. « *Des petites pelotes de pollen* » , pense-t-il en cherchant à retirer le dard fiché entre les papilles à peine grumeleuses du mamelon.

- Celle-là s'est faufilée dans ton corsage, la poche de venin est encore accrochée au dard.

Il froisse les feuilles pour faire perler la sève et avec l'index la fait pénétrer dans le tissu transparent, veiné, tendu de feu. Puis avec un peu de salive sur son doigt, il mouille les minuscules grains de semoule ambrée et souffle dessus.

- Fais encore du vent ! dit-elle.

Mais tenté d'y poser ses lèvres, il se lève et partage le gâteau de miel.

- Dépêchez-vous ! dit Balder, les premières abeilles arrivent, elles nous ont repéré.

- Tu ne vois pas que ça dégouline de partout ! s'écrie Virginie en tenant une brèche de cire entre ses jambes écartées.

- Je ne peux même plus me lécher les doigts, dit Anne.

Ses mains encollées de miel attrapent les feuilles mortes.

-Venez, on va à la source, propose Balder en enveloppant les restes du gâteau dans un sachet de plastique.

L'une après l'autre s'agenouille et laisse ruisseler l'eau entre ses lèvres. Une main prend appui au sol l'autre sur le rocher près de la petite faille. Le torse

reste cambré, vrillé. Les lèvres happent le filet d'eau.

- Elle est glacée ! crie Virginie en se relevant d'un bond.

Elle retire son corsage trempé et le jette sur une branche. Puis elle s'allonge à côté d'Anne qui se fait des compresses avec son mouchoir. A son tour Balder s'asperge. Derrière le miroir sans cesse brisé par la chute, dans la vase, il aperçoit un animal et l'attrape.

- Un triton !

Anne et Virginie accourent, se penchent sur lui. Il leur montre la dentelure qui va depuis la tête jusqu'à la queue aplatie en nageoire ; le ventre est orange.

- C'est laid ! dit Anne.

- Tiens, prends-le ! dit Balder en le lui tendant.

Elle pousse un hurlement et s'éloigne.

- Moi, ça ne me fait rien, dit Virginie et elle ouvre sa paume pour le recevoir. Son ancêtre a dû être un monstre préhistorique, et c'est tout ce qu'il en reste aujourd'hui ! Tu vois, je n'ai pas peur !

Le batracien rampe péniblement de ses pattes tordues sur le ventre de la fillette.

- Je sens ses petites griffes, il me chatouille.

Le rire fait sursauter le triton.

- Cette bête qui devait être énorme, il y a des millions d'années ! Eh bien, je la fais danser sur mon ventre, j'en fais ce que je veux ...

Balder songe à l'homme soudain devenu, lui aussi, trop puissant pour cette planète, trop encombrant pour y survivre. Après avoir tout possédé, jusqu'à devenir son propre dieu, il amorce sa régression. Balder songe à l'humanité qui a perdu sa jeunesse, qui se traîne dans le pré sans avoir la force de brouter. Elle est ce triton, tombé à la renverse, battant des bras, condamné. Il exhibe son ventre orange, ultime pourpre d'une gloire révolue.

Le soir, c'est le duo pour flûte et guitare. Balder fixe les flammes dans la cheminée. Myriam essuie les couverts, s'arrête pour écouter son frère et Claire, qui dialoguent sur un air indien. Les doigts de Claire courent sur la flûte baroque qui crie les merveilles de l'été. Sous la pression de ses lèvres la sève du poirier semble se réveiller. Ses yeux noirs baignent dans le regard bleu de Bernard. Ses narines palpitent. C'est l'accord spontané. Bernard entame un air

- Là où la peau est plus douce...

- Là où ...

- Là où ...

Balder étouffe de solitude. Il se lève, prend les couverts des mains de Myriam et se met à leur place :

- Dansons !

Myriam se laisse guider. Balder la serre fort, mais elle se raidit comme du bois mort. Quand il rouvre ses bras, elle se détache, tombe spongieuse comme une branche. Dans sa chute molle, elle entraîne sa chaleur, ses désirs.

Balder se met à marcher comme un crabe, carapace vide, deux immenses pinces cisailent la nuit. Il rampe à reculons dans l'épaisse brume où retentissent les voix de Claire et de Bernard. Il craque sous leurs semelles-sarabandes. Un énorme grillon noir gratte quelque part sa guitare. La nuit crie : « Là où ... Là où ... Là où la peau est plus douce ... »

De longs rires perce-oreilles perforent sa cervelle.

Bain de midi, corps nu de Myriam : son visage est caché par le journal qu'elle lit. Une hanche noyée dans l'herbe, l'autre en promontoire, à la limite de retomber, les seins étalés, la masse du ventre légèrement excentrée, les cuisses un peu courtes. Corps nu qu'endeuille un triangle narcissiquement noir : « *Le mettre en folie ! ... Qu'au froissement du journal se substitue le craquement des membres !* »

Tout à l'heure, au retour des commissions, Balder voulait encore dénouer ses bras, il voulait croire encore : « *Et maintenant tu me nargues avec ton pagne noir de la mélancolie ! Quant à Claire ...* »

- Alors, on change d'associé ! lui a lancé la fermière en parlant d'elle.

Cette flèche reste plantée dans le cœur de Balder, ses pas scandent la phrase tandis qu'il parcourt la forêt. Il marche. Il tente d'effacer de sa mémoire tout ce qui le fait souffrir. « *Je croyais être libre. Les belles idées ! Je hais l'intellectuel en moi !* »

Balder se jette contre un chêne et pleure : l'arbre seul lui reste fidèle. « *Ce que je suis est déjà dans ce tronc, trente ronds issus d'un cœur et ce ne sont pas des mots envoyés au hasard qui les bousculeront . Car ils ne sont pas les cercles qui varient sous le choc du caillou lancé dans la mare.* »

Bernard est reparti. Assise au bord du lac, Claire pleure. Elle voudrait que Balder la console, la couvre de tendresse. « *L'étrangler !* » se dit-il au moment où elle lui annonce qu'elle va partir quinze jours.

- Oui, revoir Bernard, c'est mon droit !

- Souviens-toi de tes paroles ! Libres, à condition de ne pas faire souffrir l'autre dit Balder.

- Si tu ne me laisses pas, je t'en voudrai toujours ! Je ne pourrai plus t'aimer !

- Ton égoïsme me laisse muet, jamais je ne t'aurais imaginée si dure, si déterminée ... Claire !

Balder la serre contre lui, l'embrasse, caresse son ventre, ses seins :

- Reste-moi ! murmure-t-il.

- Tu m'agaces, dit-elle en le repoussant.

- File ! crie Balder, va jouer de la flûte baroque ... ! J'espère que ton petit doigt ne manquera pas le fa dièse !

Le lendemain Balder cueille une marguerite : c'est l'anniversaire de leur mariage. Il a la fleur en main, le désir de la donner à Claire. Au dernier moment il la piétine.

Balder erre. Il est seul. Le silence est lourd. La montagne chaude craque, éclate. C'est midi. Il entre dans les genêts. Chaque brindille tend son enveloppe noire vers le soleil. D'un coup, elle s'ouvre et libère ses graines lisses, ambrées, mûres. Tous les balais dressés crépitent, se fendent, s'égrènent, se gaspillent. Balder hurle. Les gousses baillent, se tordent, s'enroulent sur elles- même : elles sont Claire quelque part, Claire-cri! Claire-midi !

Le sentier attrape Balder de ses tentacules verts, hérissés d'épines. Balder laisse derrière lui l'odeur des prés où l'on retourne les foins retardés par les averses, une odeur de pain d'épice frais.

Des clefs de voûte éblouissantes au-dessus de sa tête: un nid bleu dans le ciel

vert. Des clochettes mauves dans le houx lumineux. Un taon le mord : c'est l'insecte au museau vert de gris qu'il écrasait naguère sur le ventre lisse de Schimmel ; tout près des bourses châtrées, tandis que le cheval faisait tressaillir sa peau et se fouettait les flancs. « *ça sent le miel !* ». C'est le chèvre-feuille qui délie ses lianes, offre ses calices allongés : ses doigts se referment comme une main sur un rayon solaire, dans le pli des phalanges la chair pâle vire au violet. Balder regarde longtemps cette main crispée qui demande l'aumône au soleil. Un bourdon, au torse puissant, velu et roux, laboure l'œil pourpre du chardon. A côté, l'abeille trempe délicatement sa trompe suceuse dans un cœur jaune où bat le suc chaud. « *Terre ! Ventre qui expulse toute vie ! Qui donc t'a fécondée ? Terre ! Ventre qui digère toute vie ! Quand redeviendrai-je ton humus noir ? Mon voyage de toi à toi n'est donc qu'un moment de ta conscience, l'état transitoire d'où naît l'esprit qui habite les éléments ?* »

Devant Balder se dresse un grand chêne. « *Tu émerges de ce ventre ! Tu as la puissance, la longévité ... J'ai la conscience ... Je veux entrer en toi ! Détaché de tes fibres, j'ai trop longtemps erré.* ».

A sa base comme un roc, unissant toutes les nuances du granit - cendré, bleuté, grenat- incrusté de lichens, patiné de vieil argent, saupoudré de farine turquoise, crevassé, torsadé le chêne semble issu de l'ère volcanique, du ruissellement des cratères. Un roc de vie. Les branches s'en vont en tous sens, sinueuses comme des sentiers de montagne à la rencontre des cieux. Les oiseaux, les écureuils courent sur ses bras d'abîme .

Balder grimpe dans l'arbre velu, entre dans la texture sauvage de ses membres. Il s'assied, son dos fait corps avec le tronc tendu vers la cime. La branche émerge entre ses cuisses qui la serrent, épousent ses nœuds, ses aspérités. Il s'abandonne à l'arbre. La branche extrême tamise le soleil aux yeux amoureux de Balder. Dans le débordement lumineux, dans le scintillement des fils d'argent, se bouscule une myriade de minuscules insectes, brillants, nerveux : ils ceignent le chêne dans une sorte d'adoration perpétuelle. Le soleil coupe la branche, elle ne tombe pas. Le bourdonnement des abeilles se fait de plus en plus intense. Le cheveux de Balder, son torse, ses cuisses nues deviennent gluants. Il est midi. C'est une bruine de miellat. Balder s'allonge sur la mousse déjà visqueuse. Tout suinte. L'arbre frissonne d'abeilles. Lentement la sève sucrée que déversent les feuilles palmées, irrigue son corps inerte sur l'écorce. Les doigts d'abeilles courent sur son dos. Balder rêve. Il tremble, frissonne, bourdonne comme le chêne. Après les éclaireuses, la reine arrive, se pose sur sa jambe, l'essaim suit, s'y greffe comme sur une branche, y soude les premières alvéoles. Dans l'aine la grappe palpite, il sent le poids de sa nouvelle glande. Elle grouille, vibre, ventile. Du gland, sourd le miellat des reines. Les miellées se succèdent. Nuit et jour, maçonnes et cirières travaillent pour momifier son sexe, l'enrober d'une écorce de cire, l'intégrer aux rameaux ardents.

« *Tu m'écris au moment où j'ai tant besoin de toi ... Notre long silence ne nous a donc pas éloignés ...* ». Balder parle tout seul en grimpant les trois étages de l'école. Il entre dans la salle de classe, tire les rideaux pour voir la mer. C'est le soleil qui l'aveugle. Sans perdre un instant, il s'assied à son bureau et se met à écrire :

« Uta ... L'intouchable soleil est là ! Il se lève derrière la Presqu'île. Il est tout ! L'avoir sans l'avoir, comme ma vie, comme toi, ô mon instant-soleil ! Sommes-nous faits pour l'éternelle contemplation ? Toujours désirer et ne jamais êtreindre ! Uta, je crie ton nom. Je voudrais être ce grain un peu trop gros qui se coince dans l'étranglement du sablier. Notre histoire qui a vingt cinq ans reflue déjà quelque part, loin de nous, dans le désert-mémoire ... »

La sonnerie retentit. Balder n'a plus la force de faire cours. Déjà les élèves le sollicitent.

- Monsieur, c'est vous qui avez mis ça au mur ? demande Sophie en montrant un petit angelot dégustant du miel.

- Nous avons vu l'art gothique, l'art roman, voici un échantillon du style baroque, dit Balder.

Les élèves s'attroupent autour de l'image. Il fait décrire la photo : une petite ruche en paille, des abeilles qui tournoient devant l'entrée, un doigt dégustateur.

- Il a l'air en bonne santé, s'écrie Denis.

- C'est parce qu'il mange du miel !

- Il n'a pas de zizi !

- Le miel symbolise la nourriture céleste, explique Balder, la parole divine ... Cette parole naît dans les fleurs, et les abeilles la recueillent ...

Balder se dirige vers l'armoire pour y prendre un pot de miel.

- Quand ma voix est enrouée, j'en prends une cuillerée ...

Tout le monde éclate de rire.

- Que ceux qui en ont envie, imitent l'angelot !

L'heure suivante Balder inscrit un sujet au tableau.

- Contrôle écrit, vous avez cinquante cinq minutes !

Balder écrit à Uta : « ... Je n'ai qu'un désir, toi. Ce qui reste de mon corps ressemble à un violon : le virtuose est mort, l'instrument cabossé survit. Plus personne pour le faire vibrer ... Je voudrais encore une fois entendre ma musique. Mais le stradivarius repose muet, loin de son âme ... Le métal froid a tranché l'arc-en-ciel du poignet qui tenait l'archet ... Uta, sois l'artiste ! ... La mer est à deux pas, ta robe vole, broderie blanche qui s'allonge jusqu'au golfe.

Ourlet roulé, déroulé sur la peau vive de la plage ... J'enrage ! j'enrage d'avoir dit non à tes violentes amours ... Mais qui es-tu, toi ? A midi, j'irai tremper mon doigt dans ton froufrou d'écume ... »

Devant les parents Balder se lève pour prendre la parole. Les écrans de plastique deviennent des miroirs qui renvoient son image à l'infini : rien à faire, il n'arrivera pas jusqu'à la mer.

- Dans son ensemble la classe réussit ...

Les mots habituels lui échappent et glissent sur deux lèvres rouges, sur la gaieté blanche des dents d'une mère attentive..

- ... en allemand ...

Balder prend racine dans la vase bleue et brune des regards. Des racines qui n'en finissent plus de l'envelopper. Il sent le nœud coulant qui étrangle les mots.

- Un peu plus fort ! Monsieur Kralle ! lance le Principal.

Les radicelles sont fines comme des peignes à épouiller. Il se gratte machinalement.

- ... il faudrait moins d'éparpillement, plus de méthode ...

Des nez se dressent comme des butoirs de gare où dorment des wagons morts. Balder se retient tant qu'il peut à la chaise pour ne pas plonger dans les yeux étonnés qui le regardent, deux yeux de mère, noirs d'inquiétude. Il perd prise, voudrait se cacher comme le calamar dans son encre.

- Ça ne va pas, Monsieur Kralle ..., interrompt le Principal, veuillez l'excuser ...

Balder s'enfonce dans l'inexprimable nuit limoneuse, dans la glaire onctueuse et collante des oeufs de grenouille où les dytiques viennent dévorer les bulles d'oxygène.

*« C'est Uta qui vient pour son enfant !... Ses yeux noirs, ses cheveux gris, ses lèvres rouges ... Je tombe, elle m'attrape ... Ce fils qu'elle regarde avec tant de stupeur, c'est moi... »*

Deux collègues aident Balder à quitter la salle.

Lorsque Claire rentre, elle trouve Balder assis dans un fauteuil. Dépliée sur la table basse, à côté d'un verre, une lettre qu'il vient de relire.

- Qu'est-ce qui se passe ?

Balder se tait.

- Tu permets ... dit Claire en prenant la lettre. Après un long silence, elle se dirige vers le téléphone et compose un numéro.

- Vite ! ... Réveille-toi, Balder ! Uta est au bout du fil ...